

ANALECTA  
BOLLANDIANA

# SAINTS ET RELIQUAIRES D'APAMÉE

Les fouilles de la Mission archéologique belge à Apamée, poursuivies sous la direction de M. F. Mayence, professeur à l'université de Louvain, ont donné, récemment, des résultats inattendus <sup>1</sup>. Sans l'avoir cherché, les archéologues ont été amenés à travailler pour les hagiographes. A ceux-ci maintenant de reconnaître ces services en indiquant exactement ce que nous savions du culte des saints à Apamée, ce que nous apportent les dernières découvertes et les espérances qu'elles font naître pour l'avenir. Nous voudrions, dans le rapide exposé qui va suivre, essayer de remplir ce programme.

## 1. LES SAINTS D'APAMÉE.

Dans les listes des saints dressées d'après les ménologes et les synaxaires des Grecs, Apamée est représentée par trois martyrs : Antonin, Maurice et Marcel. Quoi que l'on puisse penser des récits par lesquels les hagiographes ont prétendu les honorer, l'antiquité de leur culte ne peut laisser le moindre doute. Tous les trois sont cités par Théodoret, dans le chapitre de la Thérapeutique où il fait le parallèle entre les réjouissances païennes et les fêtes des martyrs : Ἀντὶ γὰρ δὴ τῶν Πανδίων καὶ Διασίων καὶ Διονυσίων καὶ τῶν ἄλλων ἑμῶν ἑορτῶν Πέτρου καὶ Παύλου καὶ Θωμᾶ καὶ Σεργίου καὶ Μαρκέλλου καὶ Λεοντίου καὶ Ἀντωνίνου καὶ Μανρικίου καὶ τῶν ἄλλων μαρτύρων ἐπιτελοῦνται δημοθιναίαι <sup>2</sup>.

Le plus célèbre des trois, celui qu'on peut considérer comme

<sup>1</sup> Des aperçus sommaires sur les quatre campagnes de fouilles de 1930 à 1934 ont été publiés par M. Mayence dans le *Bulletin des Musées royaux d'Art et d'histoire*, 1931, p. 23-27; 1932, p. 42-46; 1933, p. 2-7; 1935, p. 2-10.

<sup>2</sup> *Graecarum affectionum curatio*, l. VIII, RAEDER, p. 219.

le patron de la ville, est S. Antonin. Dans un mémoire adressé aux évêques de la Syrie seconde par les archimandrites et les moines d'Apamée, ceux-ci se plaignent des excès dont la basilique de S. Antonin a été le théâtre. *Ἔοσα δὲ καὶ οἷα διαφόρως κατὰ τὸν σεβάσμιον οἶκον τοῦ καλλινίκου μάρτυρος Ἀντωνίνου τετόλμηται, ποία φύσις ἔχουσα λόγον ἀδακρυτὶ διηγήσεται;* Les moines réunis pour la fête du martyr ont été massacrés par les partisans de Pierre, l'évêque monophysite, qui les commandait lui-même : *κατέφαττε διὰ τῶν ἐπομένων αὐτῷ ὧν οὐχ ὀσῶς ἐστρατήγει τῆς (l. τοῦς) ἐπὶ τιμῇ τῆς ἐκεῖσε ἐπιτελουμένης ἑορτῆς ἀθροισομένουσ εὐλαβεῖς καὶ ὀρθοδόξους μοναχοὺς* <sup>1</sup>. Ce document a été lu au concile de Constantinople de 536. Il est bien superflu de faire remarquer que l'église et la célébration de l'anniversaire du martyr remontaient plus haut.

La Passion grecque de S. Antonin est perdue. Mais il nous en reste des résumés dans les synaxaires au 9 et au 10 novembre. Antonin était natif d'Aribazos, localité de la Syrie seconde. Il était de son métier tailleur de pierres. Un jour il passe par un village, appelé dans le texte *Καπρονάγνιδος*, pendant que les païens célébraient leur fête. Antonin pénètre dans le temple et brise les idoles. Après avoir été cruellement battu il se rend à Apamée, où, d'accord avec l'évêque, il entreprend de bâtir une église en l'honneur de la Sainte-Trinité. Les gens de son pays l'apprennent, vont le surprendre pendant la nuit et le mettent en pièces : *μεληδὸν αὐτὸν κατέκοψαν* <sup>2</sup>. Un autre résumé est un peu plus complet. Le saint avait commencé par exhorter les païens à renoncer à leurs erreurs. N'ayant pas réussi à les persuader, il s'était attaché à un anachorète du nom de Théotime. Après deux ans, il avait pris le parti d'abattre l'idole <sup>3</sup>. Le rédacteur du synaxaire arménien a connu la même Passion. Le lieu de naissance d'Antonin est appelé Privala; son exploit a lieu à Caprosevan ou Capharsevan. L'évêque d'Apamée lui dédie une église <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> HARDOUN, *Acta Conciliorum*, t. II, p. 1389.

<sup>2</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 208.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>4</sup> Voir *Comm. martyr. hieron.*, p. 485.

Le martyr Antonin est un des rares saints auxquels le martyrologe hiéronymien avait consacré une notice historique. Le texte complet a disparu, mais il en reste quelques débris précieux à recueillir. En rassemblant les éléments épars dans divers exemplaires, on arrive à reconstituer la notice :

*in Syria provincia in regione Apamiae Antonini  
pueri annorum XX vico Aprocavictu sub Constantio  
imperatore* <sup>1</sup>.

Aprocavictu (dans le manuscrit Ottobonien 38 : *vico Aprocava*) répond au grec *Καρχοβάγνιδος*.<sup>2</sup> Si l'on pouvait se fier à la version du synaxaire arménien, cette localité se trouverait dans la banlieue d'Apamée, à moins que ce ne fût un quartier de la ville : *Sancti corpus reppererunt in duas partes divisum. Quod Christiani acceptum in urbem Apameam detulerunt atque in spelunca deposuerunt prope Caprosevan* <sup>3</sup>. La prudence commande de ne pas accepter sans contrôle cette affirmation d'un témoin dont l'information est sujette à caution.

Nous n'avons pas de raison spéciale de révoquer en doute le récit dont les extraits ci-dessus dessinent les lignes principales. Rien n'y fait soupçonner les invraisemblances et les développements oiseux qui nous mettent en garde contre tant de récits artificiels. L'indice chronologique cadre bien avec l'histoire telle qu'elle nous est racontée. Antonin n'est pas un martyr des grandes persécutions. Il est victime de la colère d'un groupe de païens qui se sont vengés de l'injure faite à leurs dieux. Les agressions de ce genre, inspirées par un zèle indiscret, ne sont pas sans exemple avant le triomphe de l'Église ; elles se multiplièrent plus tard. Il est vrai que la discipline ne les tolérait pas et que les honneurs du martyre étaient refusés à ceux dont les excès de zèle avaient provoqué des représailles sanglantes. Mais les principes n'étaient pas toujours appliqués dans toute leur rigueur <sup>3</sup>, et nous ignorons les considérations sur lesquelles

<sup>1</sup> *Comm. martyr. hieron.*, p. 485-86.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 486.

<sup>3</sup> Sur tout cecl, voir *Sanctus*, p. 166-69.

s'est appuyé, dans le cas d'Antonin, le jugement de l'Église. Toujours est-il qu'elle semble n'avoir pas hésité à lui décerner l'auréole.

A côté du martyr d'Apamée, les martyrologes et les légendiers placent un certain nombre d'homonymes qui ont parfois embarrassé les chercheurs dépourvus des critères indispensables pour se prononcer sur l'identité de chacun d'eux. C'est ainsi qu'il se rencontre un S. Antonin à Plaisance, à Pamiers, à Capoue, à Palencia ; depuis que nous connaissons l'abrégé syriaque, il faut y ajouter l'*Ἀρτωνῖνος* du 13 août et celui du 4 mai. Ni l'un ni l'autre ne peuvent créer de sérieuses difficultés. Celui du mois d'août est un martyr de Synnada, en Phrygie. D'après le martyrologe hiéronymien il était évêque<sup>1</sup>. Celui du 4 mai très heureusement peut être éliminé. L'hiéronymien ajoute à son nom une notice, laquelle, comparée à celle des synaxaires grecs, nous oblige à remplacer *Ἀρτωνῖνος* par *Ἀρτωνίνα*, une martyre de Nicée<sup>2</sup>. Restent cinq noms qui ont donné lieu à bien des confusions. Mais déjà le P. Du Sollier<sup>3</sup> et le P. Stilling<sup>4</sup> ont judicieusement débrouillé cet écheveau, et nous n'avons qu'à renvoyer à leurs dissertations, d'où il ressort que seuls Antonin d'Apamée et Antonin de Plaisance doivent être considérés comme des personnalités distinctes.

On s'est demandé si l'Antonin, dont l'abbaye de Frédélas possédait les reliques, n'était pas le martyr d'Apamée de Syrie, dont la nouvelle Apamée du Languedoc (*Appamia*, *Pamia*) rappellerait la translation. Il est fort difficile de se prononcer sur ce point. Mais le changement de nom de la localité qui est devenue Pamiers paraît bien inspiré par la pensée que le martyr honoré à Frédélas n'était autre qu'Antonin de Syrie. Et il est arrivé ce qui est inévitable en pareil cas. Le patron du lieu a fini par être considéré comme un saint du pays, et les hagiographes lui ont fait une légende en conséquence. Cette légende circula sous plusieurs formes

<sup>1</sup> *Comm. martyr. hieron.*, p. 441.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>3</sup> *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 7-21. Au 30 septembre, t. VIII, p. 293, à propos d'Antonin de Plaisance, le P. Clé marque son accord avec le P. Du Sollier.

<sup>4</sup> *Act. SS.*, Sept. t. I, p. 340-54.

qui toutes ont gardé quelques traits de l'histoire du martyr syrien. Celle qui paraît la plus ancienne <sup>1</sup>, le fait passer de son lieu natal, Apamée, *in alium vicum*. Il ne cesse de déployer son zèle contre les impies, ce qui lui vaut la couronne du martyr. Il est massacré par les paysans : *in plurimas partes frustra lim divisus*, c'est le *μεληδὸν* de la Passion grecque <sup>2</sup>. Les restes du martyr sont jetés dans le fleuve. Ce qui suit est probablement encore emprunté à la même Passion. Nous trouverons en effet un épisode analogue dans une autre légende dont l'auteur semble avoir connu l'hagiographie d'Apamée, comme nous aurons l'occasion de le dire. *Sacra venerandi corporis membra, quae fuerunt ante dispersa, velut in unam eandemque compagem se sponte propria contulerunt; gloriosissimus quoque illius sanguis pro Domini nostri amore profusus, ita aquae illius rapido furore coniunctus est* <sup>3</sup>. L'adaptation du récit à Pamiers devient évidente dans les dernières lignes de la légende : *Passus est autem beatissimus martyr Antoninus tempore Antonini imperatoris, cognomento Pii, haud longe extra muros supra dictae urbis super fluminis ripam quod Areia vocatur* <sup>4</sup>. C'est l'Ariège, remplaçant l'Oronte. Et il ne faut pas longtemps pour découvrir la provenance du nom de l'empereur. Celui du martyr a suffi pour le suggérer.

La version reprise par Vincent de Beauvais <sup>5</sup> a gardé quelques traits de la légende précédente, mais ajoute celui-ci : *ad sacerdotalem dignitatem promotus est*. Les autres légendes de S. Antonin de Pamiers sont insignifiantes, lorsqu'elles ne tombent pas dans l'extravagance <sup>6</sup>. Celle qui a été publiée par le P. Labbe n'a guère gardé d'autre attache avec la tradition syrienne que les premiers mots : *Igitur reverentissimus puer Antoninus Appamiae oppido exstitit oriundus* <sup>7</sup>,

<sup>1</sup> BHL. 568.

<sup>2</sup> Le manuscrit dont se servait Stilling, portait *frustra divsus*. La correction qu'il a proposée est certaine, comme on le voit.

<sup>3</sup> Act. SS., Sept. t. I, p. 354, n. 3.

<sup>4</sup> Ibid., p. 355, n. 5.

<sup>5</sup> BHL. 570.

<sup>6</sup> BHL. 572-575.

<sup>7</sup> BHL. 572.

qui nous ramènent au *XX annorum puer* de la notice du martyrologe hiéronymien.

Le martyr de S. Maurice et de ses LXX compagnons, soldats comme lui, est raconté dans une Passion dont la lecture se faisait le 21 février<sup>1</sup> et que les synaxaires résument à la même date<sup>2</sup>. L'empereur Maximien parcourt le monde pour détruire partout la religion chrétienne. Arrivé à Apamée, il reçoit une délégation des prêtres des idoles, qui accusent Maurice et ses soldats d'avoir embrassé la religion nouvelle. Il fait préparer son tribunal sur une place publique située entre les portes du Nord, et appelée *Γενεία Ἀμαξική*. Tout le peuple accourt assister au jugement. L'empereur reproche à Maurice son ingratitude. Maurice répond en affirmant sa conviction chrétienne. Les soldats sont interrogés à leur tour, Théodore et Philippe, au nom de tous, font leur profession de foi. Sur quoi ils sont dégradés, dépouillés de l'habit militaire, mis en prison et enchaînés. Ils s'encouragent mutuellement et prient ensemble.

Trois jours plus tard nouvelle audience près de l'*Ἀμαξική πόλη*. Tous refusent de sacrifier. Parmi eux, l'empereur distingue un jeune homme, Photinos, le fils de Maurice, et veut l'amener à obéir. Peine inutile. Il donne l'ordre de frapper les soldats à coups de nerfs de bœuf. Pendant qu'on les tourmente, le Christ vient soulager leurs souffrances. Maximien fait allumer un grand bûcher. Les martyrs s'avancent résolument; mais la flamme ne les touche pas. On les attache à des poteaux, et on leur râcle les côtes avec des ongles de fer. Rendu furieux par une apostrophe de Maurice, l'empereur fait décapiter Photinos sous les yeux de son père. Enfin, se voyant vaincu, le tyran convoque les sénateurs et demande qu'on lui indique quelque nouveau supplice capable d'effrayer ces chrétiens obstinés. Et voici ce qu'inventent les sénateurs. Les martyrs seront exposés nus, le corps enduit de miel, aux morsures des insectes. Cet avis est agréé, et les soldats sont attachés à des poteaux, en plein soleil dans un endroit marécageux. Leur supplice dura dix jours et dix

<sup>1</sup> BHG<sup>2</sup>. 1230.

<sup>2</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 481.

nuits. Les chrétiens leur donnèrent une sépulture honorable.

Le dialogue entre le persécuteur et les martyrs, qui forme la partie principale de la Passion, développe les banalités ordinaires, et les incidents sont ceux qui remplissent la plupart des récits du même genre réglés par la convention littéraire. Le genre de supplice auquel les martyrs sont soumis, pour extraordinaire qu'il soit, n'est pas une invention originale. Ce qui se racontait de Marc d'Aréthuse <sup>1</sup> a été appliqué à toute la troupe d'Apamée.

La longue histoire que nous avons résumée nous apprend moins sur S. Maurice qu'une seule ligne de Théodoret qui atteste l'antiquité de son culte. Elle paraît avoir été écrite à Apamée même. L'hagiographe connaît le nom d'une des portes, et mentionne la plaine située à l'ouest de la ville, *μεταξὺ τῶν προσκειμένων ταύτην δύο ποταμῶν καὶ τῆς λίμνης*. Le lac est peut-être l'étang qui se voit encore au pied de l'acropole. On cherche en vain les deux fleuves. Peut-être faut-il compter avec quelque cours d'eau, affluent de l'Oronte, qui se serait plus tard perdu dans les marécages? Mais alors même que nous arriverions à désigner l'endroit exact où l'hagiographe place le lieu de supplice des martyrs, il ne faudrait pas attacher une importance spéciale à pareille indication. A moins qu'il ne s'agisse d'un édifice, tel qu'un amphithéâtre, où le drame aurait eu son dénouement, la tradition populaire ne garde pas le souvenir de l'endroit où les exécutions ont eu lieu. Il en est autrement du lieu de la sépulture. La foule ne se trompe pas sur l'emplacement du tombeau, marqué, le plus souvent, par une basilique ou une chapelle. Dans le cas qui nous occupe, la nature du supplice inventé par le narrateur le menait assez naturellement à choisir pour théâtre du martyre un terrain marécageux.

Les soixante-dix compagnons donnés à Maurice ne sont connus que par notre légende. C'est une attestation manifestement insuffisante, et dans un pays où le culte des martyrs était aussi en honneur qu'en Syrie, un groupe de LXX martyrs serait devenu célèbre à l'égal des XL martyrs de Sébaste. L'auteur de la Passion de S. Maurice a-t-il simplement

<sup>1</sup> GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *In Iulianum*, I, 89, P.G., t. XXXV, p. 620. Cf. SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 10.

inventé les soldats, y compris Photinos, Théodore et Philippe, ou a-t-il mis en œuvre quelque tradition vague pour donner plus de relief à son récit? On peut s'attendre à tout de la part des hagiographes lorsqu'ils ont à suppléer au défaut de documents.

Nous ne pouvons manquer de signaler un récit qui se passe loin d'Apamée, la Passion des XLV martyrs de Nicopolis en Arménie<sup>1</sup> où se rencontre le nom peu commun de Maurice; qu'il ait été fourni par l'hagiographie syrienne, on n'aura pas de peine à le croire en constatant qu'à côté de Maurice y figurent Léonce et Antonin, comme dans le texte de Théodoret cité au début de ce travail<sup>2</sup>. Et la fin de la légende rappelle le trait qui termine une des versions de la Passion de S. Antonin: les reliques dispersées se réunissent en un même endroit du fleuve<sup>3</sup>. Il en est de même pour les reliques des XLV martyrs. Le juge fait précipiter leurs os en eau profonde, espérant en être débarrassé à jamais. Mais le fleuve semble veiller à la conservation de ce dépôt sacré: *Ὁ δὲ ποταμός, καθάπερ παρακαταθήκην λαβῶν τῶν ἀγίων τὰ λείψανα, καὶ ὡς ὀφελῶν σῶα καὶ ἀκέραια ἀποδοῦναι, αὐτὰ συναγαγὼν ἐν ἐνὶ τόπῳ παρεφύλαττεν*<sup>4</sup>. Il est difficile de penser que ce soient là des coïncidences fortuites et il faudra s'en souvenir lorsqu'on voudra se prononcer définitivement sur les sources et la composition de cet étrange récit.

Le mieux connu des saints d'Apamée est S. Marcel<sup>5</sup> dont les Grecs font mémoire dans les synaxaires le 14 août<sup>6</sup>. Théodoret lui consacre une page de son Histoire<sup>7</sup>; Sozomène s'occupe de lui<sup>8</sup> et deux anonymes lui ont fait une biographie. Nous apprenons par Théodoret qu'il succéda, sur le siège d'Apamée, à l'évêque Jean: c'est celui qui assista au concile de Constantinople de 381. Marcel s'appliqua prin-

<sup>1</sup> BHG.<sup>2</sup> 1216.

<sup>2</sup> Plus haut, p. 225.

<sup>3</sup> Plus haut, p. 229.

<sup>4</sup> BHG.<sup>2</sup> 1216, c. 25.

<sup>5</sup> Act. SS., Aug. t. III, p. 151-56.

<sup>6</sup> Synax. Eccl. CP., p. 891.

<sup>7</sup> Hist. eccl., V, 21.

<sup>8</sup> Hist. eccl., VII, 15.

palement à combattre l'idolâtrie, et se distingua par son zèle à détruire les temples. L'historien raconte que le préfet d'Orient, étant venu à Apamée avec deux tribuns et de la troupe, essaya de jeter bas le temple de Jupiter. Mais l'édifice était si solidement construit qu'il dut y renoncer. Un simple débardeur s'offrit à l'évêque et promit de réussir l'opération à condition qu'on lui accordât le salaire de deux ouvriers. Il se mit à l'œuvre, et commença par creuser le sol à la base des colonnes, qu'il entourait de matières inflammables. Mais on essaya inutilement de les allumer ; le démon était là pour l'empêcher. L'évêque fut averti, et envoya le diacre Equitius avec de l'eau bénite. Il suffit d'une aspersion pour mettre le démon en fuite. La flamme fit son œuvre, les colonnes tombèrent et entraînaient dans leur chute le reste de l'édifice. La même méthode fut employée pour abattre les autres temples. Théodoret ne donne aucun détail sur la mort de l'évêque. Il se borne à dire que celui qui avait été en correspondance avec les martyrs, reçut lui-même la couronne du martyr.

Il est assez naturel de se demander à quels martyrs Théodoret fait allusion. Aucune réponse décisive n'a été faite à cette question. Le récent éditeur de Théodoret se demande s'il ne faut pas les chercher en Perse <sup>1</sup>. On pourrait songer aux martyrs de la persécution de Sapor, si l'on avait de meilleurs repères chronologiques. C'est tout ce que l'on peut dire.

Sozomène donne de l'épiscopat de Marcel une esquisse qui complète sur plus d'un point la précédente. Les gens d'Apamée faisaient appel, pour protéger leurs temples, à des hommes venus de Galilée et du Liban. Marcel voyait dans la destruction des sanctuaires païens des villes et des villages l'unique moyen d'en finir avec la superstition. L'expédition que raconte l'historien et qui coûta la vie à l'évêque, n'est pas celle que décrit Théodoret. Le grand temple dont il fit l'assaut, avec des soldats et des gladiateurs, se trouvait ἐν τῷ Ἀδύωνι, dans le pays d'Apamée. L'évêque accompagna la troupe. Mais souffrant de la goutte et ne

<sup>1</sup> L. PARMENTIER, *Theodoret Kirchengeschichte*, p. 395, l. v. *Μάρκελλος*.

pouvant prendre une part active à l'opération, il se tenait à l'écart. Quelques païens, s'étant aperçus de son isolement, se jetèrent sur lui et le précipitèrent dans un brasier. Les auteurs de ce meurtre restèrent d'abord inconnus. Mais quand ils furent découverts, les enfants de Marcel voulurent les faire punir. Le synode s'y opposa, jugeant peu convenable de venger la mort d'un martyr.

✠ Dans la lettre des archimandrites Acace et Paul adressée à S. Épiphanie, et placée en tête du Panarion, il est fait mention τοῦ κοινοῦ ἀδελφοῦ Μαρκέλλου... ὄντος τῆς ἡμετέρας μάνδρας <sup>1</sup>, que l'on a proposé d'identifier avec Marcel d'Apamée. Il aurait été moine avant son épiscopat. Mais la preuve n'est pas faite <sup>2</sup>, et il ne faut pas oublier qu'il était marié et père de famille. Jusqu'à preuve du contraire, il s'agit simplement d'un homonyme.

En terminant sa notice sur Marcel, Théodoret nous confie qu'il ne manque pas de matériaux pour l'allonger de beaucoup de traits admirables. Mais il se voit obligé de les supprimer, pour ne pas abuser de la patience du lecteur. Cette déclaration fait naître l'espoir de trouver des détails inédits dans les deux biographies de S. Marcel qui ont été récemment publiées et dont nos prédécesseurs s'étaient contentés de donner des extraits. On ne tarde pas à comprendre pourquoi ils ont renoncé à en publier le texte intégral. On n'emporte de la lecture de ces pièces qu'une vive déception. La première, *Βίος καὶ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας τῆς Συρίας*, commençant par ces mots: *Νενομισται πολλάκις* <sup>3</sup>, est tirée de deux manuscrits de la bibliothèque Nationale de Paris, le Grec 1177 et le Suppl. grec 241, qui sont des ménologes du mois d'Août. C'est un panégyrique. L'auteur interpelle son auditoire: *καὶ σὸ τοίνυν, ἀκροατά*, et la rhétorique fait à peu près tous les frais de cette biographie. Que le saint appartint à une famille distinguée, qu'il fût, dans son jeune âge, un modèle de toutes les vertus, qu'il

<sup>1</sup> HOLL, *Epiphanius*, t. I, p. 154.

<sup>2</sup> Cf. *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 153.

<sup>3</sup> B. ΛΑΤΥΣΕΒ, *Hagiographica graeca inedita*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, VIII<sup>e</sup> série, t. XII (1914), p. 119-25.

ait même pratiqué quelque temps l'*ἡσυχίος βίος*, il n'y a rien là qui ne soit dans le programme. On peut même croire que la vague magistrature qu'il aurait exercée avant d'être appelé au siège d'Apamée fait partie de ces développements que les rhéteurs savent trouver par eux-mêmes. Pour notre auteur S. Marcel est originaire de Chypre. Il n'a probablement pas inventé ce détail. Mais il est étrange qu'il appelle la localité où il aurait rempli je ne sais quelles fonctions *τὴν πόλιν ἣτις ἐστὶν ἡ Κυπρίων*. Lorsque, abandonnant les généralités, l'hagiographe se met à nous donner des détails précis sur la carrière épiscopale de Marcel, il transcrit mot pour mot l'Histoire de Théodoret. Mais il n'hésite pas à donner son opinion sur la question qui nous tient encore en suspens : qui sont ces martyrs avec lesquels Marcel échangeait des lettres ? Un de ceux-là devait être nécessairement le grand martyr Antonin : *καὶ γὰρ Ἀντωνίνῳ τῷ νικηφόρῳ ἐπέστελλε μάρτυρι καὶ ἄλλοις ἐτέροις μάρτυσι καὶ ἀντιγράφων ἐτύγγανε*. Cette interpolation du texte de Théodoret est particulièrement malheureuse. Antonin, victime d'une agression subite, n'a pu recevoir ni écrire des lettres. Théodoret suppose des martyrs qui ont languì en prison avant d'aller au supplice.

Il est une dernière particularité qui n'est pas empruntée à Théodoret : c'est le genre de mort subi par Marcel : *πυρὶ τὸ σῶμα καταφλεχθεὶς*. C'est la version de Sozomène. Notre hagiographe a-t-il lu cet historien ? On peut en douter. Embarrassé, comme il l'était visiblement, par la pénurie de documents, il lui aurait emprunté autre chose.

Rien de nouveau non plus à tirer de la Passion "Ὅτε Θεοδόσιος ὁ μέγας qui fait partie du ménologe abrégé qu'on a décoré du titre de Ménées impériaux<sup>1</sup>. C'est un résumé de la biographie de Marcel, toute en lieux communs comme la précédente, à l'exception de douze lignes transcrites de Théodoret. Sur l'origine cypriote de Marcel ce texte est d'accord avec le *Βίος καὶ μαρτύριον*, et le dénouement est le même. Les idolâtres, furieux, *συνέσχον τε αὐτὸν καὶ τῷ πυρὶ κατακοντίσαντες ἔκασταν*.

<sup>1</sup> B. ΛΑΤΥΪΕΝ, *Menologiū anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, t. II (Petropoll, 1912), p. 276-78.

Le synaxaire, qui, dans une notice très serrée, reproduit la même histoire, ajoute une variante curieuse dans le titre : ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας καὶ τῶν ἑβδομήκοντα μαθητῶν αὐτοῦ<sup>1</sup>. De ces LXX compagnons il n'est plus question dans la suite. On y aura reconnu ceux du groupe de S. Maurice attribués par erreur à un autre saint d'Apamée.

La fête de S. Marcel se célébrait à Constantinople dans l'église Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς Σφωρακίον. Une autre notice du synaxaire doit être mentionnée ici. Au 25 février il annonce : ἄθλησις τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας τῆς Κύπρου<sup>2</sup>. Apamée de Chypre n'existe pas. Ce que nous avons dit plus haut permet de trouver un sens à cette formule, en la complétant comme suit : Μαρκέλλου ἐπισκόπου Ἀπαμείας <ὁμοωμένον ἐκ> τῆς Κύπρου. C'est une seconde commémoration de S. Marcel d'Apamée, dont nous ignorons la raison d'être.

Nous n'avons pas cité parmi les saints d'Apamée Ἀρίσταρχος, ὃς ἐπίσκοπος Ἀπαμείας γέγονεν, cité dans les synaxaires, au 30 juin<sup>3</sup>. Cet Aristarque est celui dont il est fait plus d'une fois mention dans le Nouveau Testament, par ex. *Act.* 19, 29 ; 20, 4 ; 27, 2. Il n'a rien de commun avec Apamée. Dans la distribution des sièges épiscopaux aux personnages apostoliques par le pseudo-Dorothee, cette ville lui a été attribuée. C'est une fantaisie qui ne mérite pas d'être discutée.

On croit rencontrer dans le martyrologe hiéronymien, au 11 février, un martyr d'Apamée sous cette forme : *in Apamia Paenis*<sup>4</sup>. En rapprochant cet énoncé de la liste du 18 et du 19 décembre, on constate qu'il fait partie de la série des saints que l'on donne comme compagnons aux saints Luceia et Auceia<sup>5</sup>. Apamia est ici un nom de personne. Le second nom doit se lire plus probablement Paeni, et non

<sup>1</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 891.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 490.

<sup>3</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 787.

<sup>4</sup> *Comm. martyr. hieron.*, p. 87.

<sup>5</sup> *Ibid.*, pp. 651, 654.

Pronici comme nous l'avons cru d'abord. En tout cas il est étranger au calendrier d'Apamée.

On cite encore parmi les martyrs de cette ville Gaius et Alexandre, dont il est fait mention dans Eusèbe<sup>1</sup>. C'est confondre deux villes du même nom. Ces martyrs n'appartiennent pas à Apamée de Syrie, mais à Apamée du Méandre<sup>2</sup>.

## 2. LES RELIQUAIRES D'APAMÉE.

Les explorateurs du champ de fouilles d'Apamée avaient décidé, au début de leur quatrième campagne, de pratiquer des sondages dans la région S.-E. de la ville, en face de la grande colonnade<sup>3</sup>. Presque aussitôt ils découvrirent les restes d'un édifice important, et bientôt une belle mosaïque avec des inscriptions mentionnant les donateurs, notamment un ἀρχισυνάγωγος τῶν Ἀντιοχείων, avec la date du 7 janvier de l'an 703 de l'ère des Séleucides, 392 de l'ère chrétienne. C'est le pavement d'une synagogue qui a été remplacée par une église chrétienne. Huit chapiteaux de colonnes provenant de cette église ont été retrouvés, l'un d'eux avec la croix se détachant sur un dessin élégant. L'abside principale a été reconnue, mais nulle trace de crypte ou de confession. Nous n'avons donc aucune raison de penser qu'on se trouve en présence d'une basilique dédiée à un des martyrs d'Apamée.

Autour de l'abside, de part et d'autre, sont disposées des chapelles. Dans l'une d'elles ont été découverts deux blocs de marbre, d'une forme particulière, dont la destination ne fait aucun doute. Ce sont des reliquaires; sur la face principale sont inscrits, en caractères du v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle les noms des saints dont ils renfermaient les reliques. Donnons d'abord le texte des inscriptions<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Hist. eccl.*, V, 16, 22.

<sup>2</sup> *Origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 158.

<sup>3</sup> MAYENCE, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée*, dans *Bulletin des Musées royaux*, 1935, p. 2-10.

<sup>4</sup> D'après les photographies que M. Mayence a bien voulu nous communiquer. Nous l'en remercions bien cordialement.

La première n'offre aucune difficulté de lecture :

+ *Λίψανα τῶν ἁγίων Κοσμᾶ  
καὶ Δαμιανοῦ καὶ  
διαφόρων ἁγίων* +

Cosme et Damien sont les célèbres saints guérisseurs de Cyr, dont le culte était répandu dans tout l'Orient, en attendant qu'il fût introduit à Rome et de là dans toute l'Église latine<sup>1</sup>.

Rien de plus clair non plus que l'inscription du second reliquaire :

+ *Λίψανα τοῦ ἁγίου Θεοδώρου  
καὶ διαφόρων ἁγίων* +

Théodore n'est pas, comme les précédents, un saint de Syrie, mais un des grands martyrs d'Asie Mineure, dont le tombeau était visité par les pèlerins, à Euchaïta, dans le Pont<sup>2</sup>.

Dans une autre basilique, découverte en 1931 et nouvellement explorée lors des dernières fouilles — c'est la basilique Est — est venu au jour un troisième reliquaire, un bloc en marbre rose, semblable aux précédents<sup>3</sup>. L'inscription, particulièrement intéressante, n'est malheureusement pas intacte. Nous lisons :

+ *Λίψ(ανα) τῶν ἁγίων Ἰούδα καὶ Δ ...  
καὶ τοῦ ἁγίου Καλλινίκου καὶ τοῦ ἁγίου Ἰω.....  
τοῦ στρατιώτου καὶ τῶν ἁγίων μ'  
μαρτύρων* +

Dans les listes de saints qui nous sont parvenues, nous ne relevons que deux fois le nom de Ἰούδας, et chaque fois c'est celui d'un apôtre. Le 16 mai, les Grecs font mémoire τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα ἀδελφοῦ τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰακώβου; le 22 mai, τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Ἰούδα τοῦ Ζηλωτοῦ<sup>4</sup>. Tel

<sup>1</sup> *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 190-91.

<sup>2</sup> *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 11-43.

<sup>3</sup> MAYENCE, t. c., p. 7.

<sup>4</sup> *Synax. Eccl. CP.*, pp. 689, 702.

était le prestige du titre d'apôtre, qu'on n'aurait pas manqué d'en faire mention si les fidèles d'Apamée s'étaient crus en possession des reliques d'un des deux saints que nous venons de nommer. Mais nous avons une raison spéciale d'exclure les deux apôtres. Dans notre inscription *Ἰούδα* et le suivant, *Δ...* dont il ne reste que l'initiale, forment groupe, car on n'y lit pas *τοῦ ἁγίου Ἰούδα καὶ τοῦ ἁγίου Δ...* Dans les lignes 2 et 3, le titre de saint est chaque fois répété ; du fait qu'il n'est exprimé ici qu'une fois et au pluriel, il faut conclure qu'il s'agit de saints qui ont été martyrisés ensemble : S. Judas et un compagnon, tous les deux également inconnus de nous, mais dont on n'est pas autorisé pour cela à nier l'existence. Une inscription, relevée dans une vieille basilique, est souvent plus précieuse qu'un long récit, écrit par un inconnu et se dérobant au contrôle.

Le nom de *Καλλίνικος* a été porté par plus d'un martyr. Le plus souvent il appartient à un groupe. Ainsi, au 28 septembre, Eustathe a pour compagnon un Callinicus <sup>1</sup> ; au 7 novembre un autre Callinicus fait partie de la troupe de trente-trois martyrs de Mélitène <sup>2</sup> ; un autre encore est nommé dans la Passion fabuleuse de S. Méléce, au 24 mai <sup>3</sup>. Le 14 décembre les Grecs commémorent les SS. Thyrsus, Leucius et Callinicus <sup>4</sup>. Si, comme le texte le donne à penser, il s'agit dans l'inscription d'un Callinicus isolé, il faudrait s'arrêter au martyr de Gangres, dont la fête se célèbre le 29 juillet <sup>5</sup> et qui était spécialement honoré dans la capitale, *πλησίον τῆς Ἰουστινιανοῦ γεφύρας καὶ πλησίον τοῦ Πετρίου* <sup>6</sup>.

Du nom suivant il reste à peine un peu plus que l'initiale, mais il ne faut pas hésiter à lire *Ἰωάννου*. Les synaxaires font mention, le 30 juillet, lendemain de la fête de S. Calli-

<sup>1</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 88.

<sup>2</sup> *BHG*<sup>3</sup>. 749, 750 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 201.

<sup>3</sup> *BHG*<sup>3</sup>. 1249 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 705.

<sup>4</sup> *BHG*<sup>3</sup>. 1845 ; *Synax. Eccl. CP.*, p. 305.

<sup>5</sup> *BHG*<sup>3</sup>. 287.

<sup>6</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 853. La veille, 28 juillet, les synaxaires mentionnent le groupe, inconnu d'ailleurs, de *Κυρτιανοῦ, Δάδα, Μαξιμιον καὶ Καλλινίκου*, *ibid.*, p. 854. Ce n'est pas une conjecture trop hardie de reconnaître dans ce Callinicus le martyr du lendemain. Les copistes sont sujets à des erreurs de cette espèce.

nicus, de *Ἰωάννου τοῦ στρατιώτου*, et ils racontent son histoire d'après un texte que nous n'avons plus<sup>1</sup>. Jean servait sous Julien, *ἐν τῷ νομῆρῳ τῶν Ταϊφάλων*. L'empereur l'avait envoyé, en compagnie d'autres soldats chrétiens, avec mission de sévir contre leurs coreligionnaires. Jean feignait d'exécuter les ordres du persécuteur, mais en réalité il venait en aide aux chrétiens, les avertissant à temps de prendre la fuite ou favorisant leur évasion. Il exerçait la charité envers les pauvres et les malheureux et se livrait à la prière et au jeûne. Il mourut saintement, et fut enseveli dans un endroit nommé *Πανδέκτης* réservé aux étrangers. Son nom et sa sainteté furent révélés à une pieuse femme. On lui attribue beaucoup de miracles. Sa protection était spécialement sollicitée pour empêcher la fuite des domestiques et retrouver les objets volés. Il était honoré à Constantinople dans l'église Saint-Jean l'Évangéliste, près de la grande église. Nous n'oserions garantir la valeur historique de toutes les parties de cette biographie, qui nous a gardé le souvenir d'une dévotion populaire. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que le culte de ce saint, dont nous ne savions guère que le nom, avait pénétré jusqu'en Syrie.

Nous n'avons rien à ajouter au sujet des Quarante martyrs, qui sont évidemment ceux de Sébaste, et qui ont joui d'une célébrité sans égale.

L'intérieur des reliquaires n'a rien révélé au sujet de la nature des reliques qu'ils renfermaient. C'étaient probablement des ossements ou des parcelles prélevées sur les saints corps. On sait qu'en Occident, durant des siècles, de pareilles soustractions furent sévèrement interdites, et que, seules, les reliques représentatives étaient tolérées. Les Orientaux ne s'en contentaient pas et savaient se procurer des reliques réelles.

Non moins que leur contenu, la forme des reliquaires doit retenir notre attention. Voici comment les décrit M. Mayence. « Ils consistent en un bloc de marbre, de forme rectangulaire,

<sup>1</sup> *Synax. Eccl. CP.*, p. 855. Une simple mention du même saint, sans notice, au 12 juin, *ibid.*, p. 748.

dans lequel, à la partie supérieure, a été creusée une petite cavité destinée à contenir des reliques et reliée par un étroit conduit à une sorte de petit godet aménagé sur la face latérale droite. Le couvercle du reliquaire affecte la forme d'un couvercle de sarcophage; il est percé, au sommet, d'un trou en forme d'entonnoir par où on pouvait verser, dans la cavité contenant les reliques, un liquide qui était ensuite recueilli dans le petit godet latéral et qui était sans doute considéré comme sanctifié par le contact avec les reliques<sup>1</sup>.

Ce n'est pas la première fois qu'on signale des reliquaires sous forme de sarcophages. Le musée de Brousse en possède un qui renfermait *Τροφίμου τοῦ μάρτυρος ὀστία*<sup>2</sup>. Un autre, dépourvu malheureusement de toute inscription, est conservé au musée de Berlin<sup>3</sup>. Mais ces petits monuments ne sont pas munis de cette sorte de canal, qui traverse les reliquaires d'Apamée et dont M. Mayence a parfaitement indiqué la raison d'être. Il ne peut y avoir le moindre doute sur la destination de l'orifice supérieur et du récipient latéral. C'est pour nous un témoin d'un antique usage auquel les écrivains ecclésiastiques font parfois allusion. Tout le monde connaît les vers de Prudence sur les fleurs et les parfums employés dans les cérémonies funéraires des chrétiens :

*Nos tecta fovebimus ossa  
violis et fronde frequenti,  
titulumque et frigida saxa  
liquido spargemus odore*<sup>4</sup>.

Et il nous dit ailleurs, que les fidèles, au tombeau de S. Hippolyte,

*oscula perspicuo figunt impressa metallo,  
balsama defundunt, fletibus ora rigant*<sup>5</sup>.

Très probablement ne s'agit-il ici que des liquides aromatisés répandus sur les parois extérieures de la tombe.

<sup>1</sup> MAYENCE, *La quatrième campagne de fouilles à Apamée*, p. 4.

<sup>2</sup> *Cl. Anal. Boll.*, t. XXX, p. 336; *Les origines du culte des martyrs*<sup>2</sup>, p. 159.

<sup>3</sup> O. WULFF, *Allchristliche Bildwerke*, n. 1627.

<sup>4</sup> *Cathemerinon*, X, 169-172.

<sup>5</sup> *Peristephanon*, XI, 193-194.

Paulin de Nole, qui revient à plusieurs reprises sur le rite qui s'accomplissait sur le tombeau de S. Félix, mentionne fort clairement les parfums introduits dans le tombeau par deux ouvertures pratiquées dans la plaque de marbre qui le couvrait ; ces parfums étaient recueillis ensuite par les fidèles qui avaient grande confiance en leur vertu curative. Nous donnons ici la partie principale de sa description, dont le texte aurait besoin d'être revu, mais dont le sens général est suffisamment clair.

*Nota loci facies cunctis manet, ut super ipsum  
martyris abstrusi solium, claudente sepulchri  
cancello latus, in medio sit pagina quaedam  
marmoris, adfixo argenti vestita metallo.  
Ista superficies tabulae gemino patet ore  
praebens infusae subiecta foramina nardo <sup>1</sup>,  
quae cineris sancti veniens a sede reposita  
sanctificat medicans arcana spiritus aura.  
haec subito infusos solito sibi more liquores  
vascula de tumulo terra subeunte biberunt <sup>2</sup>.*

Ailleurs il dit plus simplement :

*Martyris hi tumulum studeant perfundere nardo,  
ut medicata pio referant unguenta sepulchro <sup>3</sup>.*

D'autres textes relatifs à des tombeaux de martyrs mentionnent l'ouverture destinée à recevoir des parfums. L'invention des reliques des XL martyrs à Constantinople racontée dans Sozomène donne à cet égard quelques curieux détails. A l'endroit présumé où les reliques doivent être cherchées on aperçoit un trou ; c'est un premier indice. L'officier impérial, qui préside à la recherche, y introduit une baguette qu'il en retire parfumée. On ne doute plus qu'on ne soit en présence d'un tombeau de martyr <sup>4</sup>.

L'évêque de Tium, Constantin, à qui nous devons un récit

<sup>1</sup> Nous adoptons ici la leçon de Muratori. Hartel écrit : *praebens infuso subiecta foramina nardi*.

<sup>2</sup> *Carmen XXI, 586-595, HARTEL, p. 177.*

<sup>3</sup> *Carmen XVII, 38-39, HARTEL, p. 98.*

<sup>4</sup> *SOZOMÈNE, Hist. eccl., IX, 2.*

de la translation des reliques de S<sup>te</sup> Euphémie de Chalcédoine, décrit le tombeau et signale une ouverture assez large pour y introduire la main. Lui-même y avait introduit la sienne, touché le sarcophage et respiré la bonne odeur dont ses doigts étaient imprégnés <sup>1</sup>. Évagrius décrit le sanctuaire et le tombeau de S<sup>te</sup> Euphémie, et fait connaître le système employé pour en retirer ce qu'il croit être du sang et n'était probablement qu'une substance parfumée <sup>2</sup>. C'est au moyen d'une éponge fixée à une tige de fer <sup>3</sup>. Là, comme ailleurs, la cavité était protégée par un κλειθρίδιον, la *fenestella* qu'on voit mentionnée dans Grégoire de Tours <sup>4</sup> et dans d'autres textes qu'on pourrait citer ici. Au tombeau de S. Hyacinthe d'Amastris, on recueillait de la poussière et des cendres. Il n'est question, dans le panégyrique du martyr par Nicétas le Paphlagonien que de l'ouverture : τὸ τοῦ τάφου στόμα <sup>5</sup>.

L'archéologie apporte des documents à l'appui des textes que nous avons cités. Nous citerons au moins la dalle funéraire qui recouvre le tombeau de S. Paul dans sa basilique. On y a ménagé trois cavités d'inégale profondeur qui s'ouvrent à la surface <sup>6</sup>. Par les orifices on introduisait des encensoirs remplis de charbons ardents, des morceaux d'étoffe ou « brandea » et d'autres objets qui étaient censés sanctifiés par un contact plus ou moins intime avec le tombeau du saint et se distribuaient aux fidèles <sup>7</sup>.

Il convient de rappeler, en terminant, la trouvaille faite à

<sup>1</sup> Les reliques furent transportées de Chalcédoine, σὺν τῇ λάρακι. Et l'évêque ajoute : ἐν δὲ ταύτῃ τῇ λάρακι μικρὰ ὑπῆρχεν ὀπή ἥτις καὶ μέγρι τοῦ νῦν ἐστὶ φέρειν δυναμένη ἔνδον ὡσεὶ μέγεθος χειρὸς ἀνθρώπου· ἐν ἣ κἀγὼ ὁ ἀνάξιος ποτε τὴν χεῖρα τετολμηκῶς εἰσήγαγον καὶ τοῦ γλωσσόκομου ἀφάμενος ἡσθόμην τῆς εὐωδίας καὶ τῆς χάριτος ἀντελαβόμεν. *Act. SS.*, Sept. t. V, p. 275, n. 3.

<sup>2</sup> Αἷμα γὰρ ἐκ τοῦ τιμίου αὐτῆς λειψάνου εὐωδίας πεπληρωμένον ἐξήρχετο, δὲπερ ὡς μύρον θεοχορήγητον τοῖς νοσοῦσι ἐδίδοτο. *Ibid.*, n. 4.

<sup>3</sup> EVAagrius, *Hist. eccl.*, II, 3.

<sup>4</sup> *In gloria confessorum*, I, 36 ; *In gloria martyrum*, 27.

<sup>5</sup> *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 230.

<sup>6</sup> H. GRISAR, *Analeccla Romana* (Roma, 1899), p. 267-73.

<sup>7</sup> DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. III, p. 426.

Syracuse, en 1893, d'une tombe offrant des particularités qui ne sont pas sans jeter quelque lumière sur notre sujet. A l'extrémité de la dalle sont pratiquées trois ouvertures circulaires correspondant à des conduits qui se rétrécissent en forme d'entonnoir; sur chacune d'elles se plaçait un tamis qui laissait passer le liquide versé par des mains pieuses. L'épithaphe a malheureusement disparu. Le squelette trouvé dans la tombe était celui d'une jeune fille d'une quinzaine d'années<sup>1</sup>. Rien n'indique que ce fût celui d'une martyre ou d'une sainte. Le rite de l'infusion n'était pas à lui seul un indice de culte. Il en est autrement de l'acte de dévotion qui consiste à recueillir les parfums mis en contact avec les reliques ou avec le sarcophage, pour être employés à des onctions ou servir d'eulogies. De cette antique pratique chrétienne les reliquaires d'Apamée nous apportent, sous une forme inédite, une preuve nouvelle. Les monuments connus jusqu'ici n'en fournissent aucune qui soit aussi claire et aussi complète<sup>2</sup>.

H. D.

<sup>1</sup> P. Orsi, dans *Notizie degli scavi*, 1893, p. 292-94.

<sup>2</sup> On a recueilli à Apamée des fragments de reliquaires plus petits, de forme identique, mais sans inscription. Il en est de même d'un monument en basalte, trouvé à Mu'allak. W. K. PRENTICE, *Publications of an American archaeological expedition to Syria in 1899-1900*, Part III (New York, 1908), p. 266. Cet auteur le prend pour un bénitier ou une installation de distribution d'eau en rapport avec un aqueduc. MAYENCE, t. c., p. 4.